

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules PRAVIEUX

A quoi servent les romans et comment
les compose-t-on ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 20, p. 213-217

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A quoi servent les romans et Comment les compose-t-on ?

« Que demande la classe des travailleurs ? disait Alphonse Karr ; elle demande à ne pas travailler ». Que demandent, au contraire, les travailleurs du roman ? Ils demandent à travailler encore, à travailler toujours. Chaque année que le bon Dieu fait, nos romanciers nous offrent un, deux, trois romans ; parfois même, comme s'ils avaient honte d'être trop généreux, ils n'osent signer tous leurs produits, et on les voit qui, mystérieusement, font porter leur manuscrit à un éditeur qui n'est pas leur éditeur accoutumé ; là, ils le déclarent sous un faux nom. Nos romancières se révèlent d'obstinées travailleuses ; par leur labeur, la littérature française se peuple de romans et on est souvent tenté de s'écrier : « N'en jetez plus, mesdames !

Si les gens de lettres des deux sexes éditent de si nombreux romans, c'est évidemment pour que nous en fassions l'acquisition, mais il semble bien souvent qu'ils soient poussés à écrire par une force secrète dont ils n'ont pas conscience : ils veulent, croirait-on, se soulager du trop plein d'impressions, d'émotions, d'ironie, de mépris, de colère qu'accumule en eux le spectacle de la vie et qui blesse leur sensibilité particulièrement excitable ; aussi, les voyons-nous écrire des romans pour se venger de leurs déboires politiques, littéraires, conjugaux ou autres.

Celui-ci publie un roman pour honnir les confrères en littérature dont la plume ne lui fut pas secourable. Celui-là dont le mariage ne fut pas heureux — inutile de dire que c'est la faute de « l'autre » —, qui a demandé le divorce et ne l'a point obtenu, nous apporte un roman où il nous apitoie sur le sort des pauvres époux qui ne peuvent divorcer et qui le voudraient bien : il conclut en demandant pour tout le monde le droit à l'union libre. On se marierait, on se démarierait, on se remarierait : je vous prie de croire qu'on ne s'ennuierait pas !

Des dames d'écrivoire qui ne trouvèrent pas dans le mariage toutes les délices qu'elles en attendaient — toujours par la faute de « l'autre », bien entendu ! — publient romans sur romans pour étaler devant leurs sœurs « pas encore affranchies » comme elles disent dans leur jargon spécial, ce qu'elles appellent les « servitudes » du mariage et réclamer pour les femmes le droit de « vivre leur vie ». (Que veulent-elles dire, au juste, ces braves romancières avec cette expression qui revient si souvent sous leur plume : « vivre sa vie » ? Existe-t-il des créatures qui cherchent à mourir leur vie ?)

Le médecin transforme le roman en table d'opération, il y fait monter quelques-uns de ses confrères, voire même de ses clients et les larde des coups de sa plume qui mord comme un scalpel. D'anciens « potaches » se vengent par un roman de leurs anciens professeurs ; et sans doute aussi des professeurs se vengent par le même procédé de leurs anciens élèves. Des députés se font romanciers pour nous narrer ce qu'ils ont vu de pas toujours reluisant dans le monde de la politique ; des romanciers se font élire députés tout exprès, semble-t-il, pour mieux connaître et dénigrer comme il convient les mœurs parlementaires. Le triomphe, c'est quand le public, alléché et intrigué demande « la clef ». On veut savoir qui de nos contemporains se cache derrière le pseudonyme et on se livre au petit jeu des hypothèses, mais hélas ! le public n'est pas toujours curieux : il ne demande pas la clef. Et voilà notre écrivain menacé d'une jaunisse ! Que c'est donc malheureux de vivre en un siècle où les peuples ne s'intéressent qu'aux choses de la politique et de l'alimentation : à des riens !

Si les gens de lettres sont exposés de ce côté à de graves déboires, il faut avouer qu'ils connaissent de grandes joies avec leurs écritures. On a plaisir à se représenter à sa table de travail, la plume en mains, un écrivain qui compose un roman « à clef », qui déverse copieusement sur l'innocent papier toutes ses réserves de fiel, qui savoure sa vengeance. Le voyez-vous qui travaille à un « portrait » ! qui vient de peindre sous des traits abjects, avec une âme odieuse, l'homme qu'il déteste et qu'il veut que le monde entier reconnaisse sous

le nom d'emprunt qu'il lui a donné : « Pas à dire, s'écrie-t-il, l'œil flambant de bonheur, c'est tapé ! Il a son compte celui-là, et le plus joli c'est que tout le monde le reconnaîtra ! »

Le roman sert donc à bien des usages, parmi lesquels il en est de tout-à-fait inattendus. Il nous a été donné, quelques années avant la guerre, d'assister à un duel entre époux. Mariés depuis dix ans, ils vivaient de la même vie, collaboraient aux mêmes livres. Vint la brouille, puis le divorce. Nos deux époux n'eurent rien de plus pressé à faire, une fois séparés, que de s'envoyer réciproquement un roman à la figure. Ce fut la dame qui commença. Elle perpétra un roman où son ex-mari, devenu l'un des personnages du livre, et habillé par elle d'un pseudonyme tout flambant neuf, mais très transparent, fut fustigé avec énergie et accusé d'abominations. L'ex-mari riposta par un autre roman où son ex-femme, devenue l'une des héroïnes du récit, reçut une formidable raclée de qualificatifs méprisants. Et pour donner plus de piquant à la chose, le romancier voulut que le roman fût signé par sa nouvelle femme, celle qu'il avait épousée pour remplacer la première. Le duel au roman entraînait dans les mœurs.

Le temps est proche, peut-être, où nous lirons dans les journaux : « A la suite d'un différend d'ordre privé, deux de nos romanciers les plus connus, le sympathique auteur de *Ceci* et le non moins sympathique auteur de *Cela* se sont battus en duel. Deux romans ont été échangés sans résultat ».

Il est même permis d'espérer que, souvent, le journal pourra ajouter : « Les deux adversaires se sont réconciliés chez l'éditeur où ils étaient venus toucher leurs droits d'auteur. »

Eh bien, le roman qui, aujourd'hui, sert à tant d'usages, même à blanchir en public le linge sale du ménage, comment le compose-t-on ?

Quelle préparation subit-il avant de nous être offert ? Comment l'idée première d'un roman à faire naît-elle dans l'esprit d'un écrivain ? Comment se développe, se précise, s'enrichit cette idée première ? Comment, et par quels procédés, le romancier la réalise-t-il ?

Autant de questions qui auraient leur intérêt, si on pouvait leur apporter une réponse documentée. Malheureusement, c'est le très délicat problème du travail cérébral qui est ici soulevé, et, si on veut l'aborder, on s'avance vers des régions bien mystérieuses ; pour les explorer, nos moyens d'investigation sont très insuffisants. La vérité, c'est qu'il y a autant de « cas » différents qu'il est d'écrivains. Pourtant, en s'aidant des confidences, des révélations qu'ils ont bien voulu nous faire, et aussi des « indiscretions » que nous devons à leurs amis, il est possible d'établir non pas, certes, une loi générale, tout au moins à avoir quelques lueurs sur la question.

Comment naît dans l'esprit d'un écrivain l'idée première d'un roman à écrire ? C'est presque toujours à l'improviste, sans crier gare, que cette idée première du roman entre dans le cerveau d'un homme de lettres : elle lui est suggérée par un spectacle qui appelle en lui d'autres idées, des images, des personnages à qui il lui plairait de donner la vie, et qui évoque des « scènes à faire » ; par un incident le plus souvent minime de sa vie journalière, sur lequel l'imagination de l'écrivain se met à travailler sans relâche ; le jour et la nuit. Oui, même la nuit ! Les hommes de lettres se moquent des lois qui interdisent le travail de nuit. Tel écrivain comme l'historien Michelet — qui est bien une façon de romancier par sa manière de dramatiser l'histoire — regarde, avant de se coucher, la tâche du lendemain, sachant qu'au réveil il la trouvera toute prête en son esprit. Tel autre comme le romancier Rosny prend l'habitude de mettre à côté de son lit un crayon et du papier, et se réveille très souvent en sursaut pour écrire des notes importantes pour ses études.

Beaucoup d'écrivains ont cru devoir divulguer comment chez eux l'inspiration s'y prend quand elle veut souffler, comment, pour tel ou tel de leurs livres, elle s'est manifestée. Madame Georges Sand, dans la préface de la *Mare au Diable*, nous confesse que c'est « une scène réelle qu'elle eut sous les yeux dans le moment, au temps des semailles » qui l'a poussée à écrire.

M. Edmond Rostand lui aussi, nous a révélé la genèse

de sa pièce *Chantecler*. Un jour, comme il flânait par la campagne, il entra dans la cour d'une ferme. Là, il aperçut, plastronnant au milieu de ses sujets, un coq, un beau coq orgueilleux. De voir ce magnifique animal, cela ne vous eût peut-être suggéré à vous et à moi que des pensées vulgaires autant qu'apéritives : « Le beau coq, nous serions-nous dit, et qu'il ferait donc bel effet au milieu de ma table, couché sur un lit de cresson et bordé de lard doré ! » Cela prouverait que nous ne sommes point poètes, comme on l'est par hérédité ou par contagion dans la famille Rostand. Ah ! combien l'exemple de l'auteur de *Chantecler* nous humilie et nous rappelle durement que nous ne sommes qu'estomac !

M. Edmond Rostand regarde le coq et le coq regarde M. Edmond Rostand. Combien dura ce tête-à-tête des deux coqs... ah ! pardon !... je veux dire du coq et du poète ? L'histoire ne le dit pas, mais soudain, voilà que M. Edmond Rostand se frappe le front et s'écrie : « J'ai trouvé ! » O triomphe ! Il vient de créer, du même coup, et son héros principal et sa faisane, et ses pintades, et ses canes, et ses canards, tous les hôtes, enfin, de cette arche de Noé qu'il construisit à Cambo et qui, en pleine inondation de Paris par la Seine, en plein déluge, parut errer longtemps sur les eaux pour venir enfin se poser au théâtre de la Porte-Saint-Martin où personne ne peut plus dire ce qu'elle est devenue.

Cette éclosion de l'idée première n'est pas toujours clairement perçue par l'écrivain ; elle n'est pas toujours « sentie ». Souvent, elle naît dans cette partie mystérieuse de son moi que les psychologues appellent le « subconscient » et qui est, je crois, quelque chose comme le sous-sol de la conscience.

(A suivre.)

Jules PRAVIEUX.